



Petit éloge du chemin¹

COMMUNICATION DE FRANÇOIS EMMANUEL
À LA SEANCE MENSUELLE DU 11 OCTOBRE 2025

Il y a un an exactement, j'ai entrepris un long voyage à pied. J'ai marché pendant une cinquantaine de jours depuis Lausanne jusqu'à Assise. Quelques semaines après mon retour, j'ai écrit ce petit texte sur mon voyage.

Je vous le proposerais aujourd'hui à la lumière du vers de Machado :

Caminante no hay camino, se hace camino al andar.

Cheminant, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.

Toi qui chemines, (sache qu')il n'y a pas de chemin. Il n'y a de chemin que celui que tu traces.

Je vais donc vous parler un peu de moi, oser le *je* personnel, en vous invitant à y entendre moins le sujet de l'auto-récit (historique, psychologique...) que le sujet du verbe poétique. La poésie par essence s'écrit dans le mouvement, dans le geste. C'est donc à l'écoute du poème que je vous convie, une écoute dégagée des chemins balisés, la plus ouverte possible, comme on se décide d'accompagner sur la route quelqu'un que l'on ne connaît pas très bien.

Je ne sais pas pourquoi il m'a pris l'idée de partir marcher vers Assise. J'y pensais depuis longtemps. Il traînait en moi l'image de terminer ma vie professionnelle par un grand voyage. Autrefois, quand j'étais jeune, j'aimais l'idée du *Sannyasin*, le renonçant, celui qui dans les clartés indiennes entre en errance à la fin de sa vie. J'avais donc la tentation de partir, et de laisser presque tout pour presque rien, et de regarder ma vie depuis le chemin qui part. Assise, dans le souvenir de mes quinze ans, était un bourg perché parmi les collines ombriennes, un lieu de pierres roses, de venelles, d'automne

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=4xIbkekPWes&t=82s>.

commençante et d'infinie douceur. De plus, François se trouvait avoir une place particulière dans le panthéon chrétien, il y personnifiait la rupture, le dépouillement et tout autant la célébration du vivant. Témoin, ce Cantique des créatures qu'il écrivit en dialecte ombrien en 1224 et dont la dernière strophe est la plus troublante : « sois loué mon Seigneur pour notre sœur la mort... » Mon père, lorsque j'avais huit ans, m'avait ramené d'Assise un petit saint de bois au doigt levé semonçant un chien-loup serré contre sa jambe. Le doigt de la statue est grugé par le temps, mais quand je la regarde aujourd'hui je pense au geste de mon père envers le petit François que j'étais, et je pense que cette légende du loup de Gubbio (le saint qui amadou le loup...) était en soi une belle légende pour soigner mes colères d'enfant. J'ai placé le saint dans mon jardin, très exactement dans la niche d'une potale ébouriffée par le lierre. En septembre le lierre commence à fleurir, les abeilles y cherchent un dernier nectar avant de se replier en grappe pour l'hiver, septembre était donc un bon moment pour partir.

Je suis descendu du train à Lausanne puis j'ai longé le lac Léman tantôt sur le bord du lac, entre les voiliers de luxe et les manoirs invisibles aux portails hérissés de caméras, tantôt plus en hauteur, sur des chemins de vignobles, tracés au cordeau, leurs flancs verts teintés d'ocre, descendant vers le lac nacré. Mais mon entrée dans le voyage ne fut pas à la mesure de ces grands chromos paysagers : je me découvrais vieux et guetté par les périls... Certes mon corps était un bon cheval encore, mais il accusait un peu partout des signes de faiblesse, la tête surtout, incorrigiblement distraite, et douée d'un sens aigu de la désorientation... Dès lors, au cœur de cette Suisse de calendrier, mes premiers jours furent des jours d'acclimatation inquiète : la mise en place de protocoles de vigilance, l'attention méthodique aux petites choses : apprendre à ne rien perdre, ne rien oublier, penser à la minutie du funambule qui, pour se préparer à traverser le vide, vérifie pour la centième fois la tension de la corde, la solidité des ancrages, l'équilibre du harnachement..., penser qu'il faut viser Assise, et rien d'autre que marcher, un pas puis l'autre, chaque jour selon sa peine, dans la calme économie du temps.

Il y avait du vent, sur fond de bleu pur l'aquarelliste du ciel peignait de gros nuages blancs, il enchaînait avec des traînées ouatées, des montages meringués, des ennuagements extravagants, le tout fuyait en ordre vers l'est du monde, le sud-est plutôt, Assise. Je n'avais jamais regardé le ciel de cette façon-là. Sous ma bottine le chemin traçait lui-même son chemin, il contournait les roches, faisait des boucles dans l'herbe rase, il me portait doucement, je n'avais jamais eu cette sensation d'un chemin qui porte. Dans la montagne en direction d'Orsières, il y avait des lieux où le regard panoramique ne rencontrait ni route ni pylône, juste une petite bergerie tassée dans

une combe, je n'avais jamais eu à ce point la sensation d'être seul dans le grand cirque des pierres, sous la voûte immense du ciel, seul avec mon tout petit moi, et dans mon dos, cisailant mes épaules, ma petite subsistance, tandis que l'air frais entraînait dans mes poumons, à grandes gorgées, comme l'eau de la soif.

À Bourg-Saint-Pierre, avant la montée vers le Grand-Saint-Bernard, j'avais actionné un petit cadenas de quatre chiffres dont quelqu'un m'avait donné le code par téléphone, puis la porte avait basculé et je m'étais retrouvé à l'intérieur d'une auberge vaste et déserte : quatre dortoirs tout en bois, des crucifix, des Vierges effarées, des panneaux d'instructions et d'interdictions, une rangée de douches faïencées, et un impressionnant réfectoire avec, près de la cuisinière, une boîte de café soluble, réduit en poussière, et une toute petite pomme ratatinée. J'ai passé là la nuit la plus intense de ma vie. Le vent s'était enhardi avec le soir, il faisait claquer les volets, piauler tout ce qui fait gond, s'insinuait dans le moindre interstice, couinait surnoisement puis d'un coup faisait rugir les gouffres. Je me levais abasourdi pour vérifier les ouvrants des fenêtres, tourner les clefs des portes déjà fermées à clef, repousser vers l'une d'elles l'énorme lit superposé de l'angle du dortoir, pour faire pièce à l'obsession tenace qu'il y avait quelqu'un d'autre que moi dans l'auberge, un rôdeur, un voleur, violeur, dépeceur de pèlerin, et qui allait débouler dans mon sommeil, ou plutôt le vague affaissement de ma conscience exténuée, qu'avait envahie une meute de fantômes, des fantômes à tailles variables et à formes fuyantes dont les manigances et les sales petits rires venaient s'installer à l'arrière de mon crâne, pour produire cette perception très précise de ma tête possédée par une présence occulte, le fantôme de ma grand-mère peut-être, alors qu'une voix en moi se voulait plus forte que toutes les voix, me répétant : non, non et non, il n'est pas dit que tu te laisseras posséder par quiconque, une voix asphyxiée, incapable d'émettre un son, mais déterminée à traverser le rêve, ou le demi-rêve tourbillonnant, tandis que me revenaient toutes les fois où dans ma vie je m'étais laissé agir, et faire, et posséder, par qui et quoi je laissais pouvoir sur moi.

Le lendemain matin, j'ai demandé à la serveuse de l'hôtel du haut du village pourquoi il n'y avait personne à l'auberge pour pèlerins, alors que son hôtel était complet. Elle a détourné la tête et j'ai sincèrement cru à une histoire de pendu dont les murs avaient gardé la mémoire. Mais plus tard, le mouvement de la marche a fini par me renvoyer à moi-même, repoussant peu à peu le souvenir de la nuit vers les bords de ma conscience, à mesure que je montais essoufflé vers le col du Grand-Saint-Bernard sous le grand jour ensoleillé. Et il m'est venu alors, mi-croyance, mi-certitude, que le chemin, le *camino*, m'avait donné cette nuit comme une invisible muraille à traverser, une sorte

d'épreuve liminaire pour me dire : laisse tomber tes rêves, petit, laisse tes imaginations, tes chimères, tu tiens trop à tes rêves, c'est un marécage où tu te tiens chaud.

Parce que c'est ainsi qu'il faut prendre le chemin, m'avait dit mon ami Olivier, dans un long message vocal qui m'était arrivé, par le plus grand des hasards, le premier jour du *camino*. Car sur le chemin rien n'arrive par hasard, m'avait-il répété en retenant son habituel lyrisme, tout est à prendre comme : « parfait ». Et dans le même enregistrement il m'avait évoqué son maître amérindien qui préconisait des *seat-places* au milieu de la nature, soit des moments où, dans un lieu de nature, une clairière, un bord de lisière, la croisée d'un chemin..., le voyageur s'immobilise, et demeure assis sans bouger, un temps suffisamment long pour qu'autour de lui les arbres, les taillis, les herbes, finissent par oublier son intrusion et qu'il sente alors, dans cet état de réceptivité extrême, le lien entre toutes choses vivantes. Pour parler des *seat-places* le maître amérindien parlait aussi de *places-médecine* (les Amérindiens donnent une acception très large au terme *médecine*) et pour parler du voyageur le maître aimait dire : le pisteur.

Alors, dans ma montée vers le col du Grand-Saint-Bernard, dans ma descente vers Aoste, puis tout au long de cette riante vallée où coule la rivière Dora, au bleu opalin, légèrement teinté de vert, lorsque dans ma marche je rencontrais une assemblée d'arbres dont le silence soudain m'interloquait, je me coulais contre un tronc pour un moment de *seat-place*, d'invisibilité, comme un exercice de méditation zen sauf que le « point » n'était pas ma propre respiration, mais ce lien subtil entre mon corps en tant que présence et la présence des arbres. Je me relevais de ces temps-médecine avec une certaine paix, comme lorsque je reviens de ma promenade du soir dans les campagnes. La paix de m'être fondu un instant au vaste monde et d'avoir percé au bout du jour mon habituel clos de pensées.

Aussi, cette autre indication que m'avait donnée Olivier (et tant d'autres qui ont marché sur le Saint-Jacques) : marcher ne se soucie pas du but de la marche, marcher épure l'esprit de toutes les intentions qui s'y logent, et ce troupeau d'inquiétudes qui aime tant les plis de l'âme... Au gré des pas et des nuages qui passent, le mouvement coordonné de la marche fait peu à peu disparaître les pensées adhésives. On finit par ne plus se retourner, et sur le chemin, tranquille compagnon de la marche, on accueille joyeusement ce qui peut survenir.

Ainsi donc, tout est « parfait » sur le chemin, comme le convenait en souriant Isadora, une amie pèlerine, alors que je lui racontais ma mésaventure de n'avoir trouvé aucun

logement dans la jolie ville d'Ivrea et d'avoir dû me rabattre sur une chambre d'hôtel intercontinental, au personnel androïde stylé, à la domotique infernale... Tout est absolument « parfait » quoi qu'il arrive et même si tu dois en passer par ces lieux que nos contemporains ont dépoussiérés de toute espèce d'âme, ce n'est que pour mieux te faire sentir le grand saut que tu tentes d'accomplir, petit homme pressé : marcher avec un bâton pendant des semaines vers là où tu pourrais être en à peine quelques heures. Je convenais donc avec Isadora que tout était grâce, pour qui aimait la grâce, et tout était malheur pour qui aime le malheur, ce n'est jamais que notre regard qui juge ou notre jugement qui regarde.

Mais d'où me venait cette impression tenace que le chemin m'était à ce point bienveillant ? Je sortais et le ciel s'ouvrait d'une éclaircie, je prenais une fausse route et une femme me criait depuis sa porte : *questa è la direzione...* !, j'avais une petite faim et l'arbre à kaki me tendait son fruit le plus suave (orangé, presque rouge, la peau astringente...), toujours un peu en avance de moi une mésange sautillait d'arbre en arbre avec cet air d'être là par hasard, aussitôt remarquée, aussitôt disparue, un papillon rouge sombre venait se poser sur le bout de ma bottine droite... Ma bottine justement, dont la semelle se décollait depuis Orsières... Voici qu'à Champdebraz sur un chemin étroit qui longe en surplomb la vallée je relève ma tête préoccupée par ma bottine droite et j'aperçois dans un champ de camomille une vision de rêve : une jeune femme au grand sourire avec deux chiens noirs et un panier de figues. Elle m'offre une figue et me dit qu'elle s'appelle Chiara, sa mère habite près d'Assise et elle est un peu sorcière. Elle m'invite à venir recoller ma bottine sur un vieil étau de sa cave, ce qui m'obligera à dormir chez elles, ce couple d'amoureuses qu'elle forme avec Frederica. Quelques mètres plus bas elles ont un grand jardin de fleurs et à l'étage de leur petite maison une piaule encombrée et absolument crasseuse (une soucoupe à mégots, des couvertures grasses, un ver à bois sur le matelas...) que je lui propose de nettoyer. Elle a cette réaction délicieuse : *ti ringrazio*... Dans le jardin, elle et son amie tendent une nappe sur la table et sortent une bouteille de vin blanc : c'est une fête dans le soir mauve, elles me disent que depuis leur installation elles rêvaient un peu de cela : accueillir un *peregrino*. Je crois que je les déçois un peu mais je viens au fond d'un petit pays exotique, demain je repartirai, ma vie n'est pas loin d'être finie, leur vie commence, ce sont pour un soir mes petites sœurs d'existence, et nous nous disons tout, nous rions beaucoup, nous croisons nos histoires et nos petites épopées dans la langue enfantine des rencontres sans calcul... L'incessante rumeur de l'autoroute s'est presque tue au bas de la vallée, le couchant s'éternise.

Aosta, Verrès, Pont-Saint-Martin, Viverone, Santhià, Vercelli, Robbio, Garlasco... Tous ces noms d'étapes qui emplissaient chacune ma journée : petite ou grande ville avec son dortoir à sommeil, vaste ou minuscule, souvent *donativo* (on donne ce que l'on veut), toutes s'enfilant au collier de la *Via Francigena*, cette antique voie commerciale qui entaille la péninsule européenne entre Canterbury et Santa Maria de Leuca, à la pointe de la botte italienne. Et moi peaufinant vers Assise ma petite *Via Interiore*, de plus en plus praticable, avec de vrais moments de légèreté, quand le chemin soulève telle une rivière mon esquif solitaire, tandis que le ciel enfle et que les paysages insensiblement chavirent.

Cette *Via interiore* est aussi une *Via Lente*, ou une *Via Lunga*, longue, très longue..., furieusement à contre-courant du monde (car il court, le monde, il court, il ne sait pas bien vers où il court, ni pourquoi il court mais il n'arrête pas de courir...). Sous mon chapeau cloche de marcheur, je croise l'un ou l'autre riverain de la *Via Francigena* qui me saluent avec révérence. Les enfants me pointent du doigt : *peregrino* !... Il n'y a que les jeunes qui ne relèvent pas la tête, ils n'ont de regard que pour le petit rectangle rose ou noir qui leur donne à intervalles de petits shoots de plaisir. *Peregrino* donc je suis et je marche sur un fil tendu à travers les époques depuis le bas Moyen Âge lorsque mes ancêtres prenaient la direction de Saint-Jacques, ou de Jérusalem pour se faire absoudre du péché, racheter leur âme perdue, ou gagner leur Royaume. En ces temps-là les aubergistes étaient rares et le pèlerin portait sur soi en plus de sa besace son grand manteau de nuit, il prenait l'hospitalité des églises ou la paille des gens de peu. Sur le chemin il reste d'ailleurs bien des témoins de leur passage : des chapelles, des alcôves votives, des inscriptions gravées, des églises qui, miracle, ne sont pas fermées. J'y entre et il m'arrive quelquefois d'y trouver un silence d'arche en plein cintre, un silence de cave. Je ne vois pas les madones et leurs vases de fleurs séchées, ni les bas-reliefs des calvaires, j'éprouve juste le silence où résonne le moindre claquement de talon, très faiblement je reconnais peut-être en moi une très ancienne terreur enfantine relative au dégoûlis de citerne dans une maison de mon enfance qui avait un secret englouti. Enfin la paix me gagne comme après mes moments de *seat-places*. De l'autre côté du double portail d'entrée on entend les voitures qui passent sur l'asphalte, mais c'est vraiment : de l'autre côté. Devant une Annonciation d'un petit maître du quinzième il me revient cette phrase apprise dans l'enfance, lorsque la Vierge répond à l'Ange : *qu'il me soit fait selon votre parole*. La Vierge a les joues rosies par le peintre, comme sous l'effet d'une pâmoison amoureuse. On dirait qu'elle ne saisit pas très bien la portée de l'annonce, encore moins ce qu'il en est de son désir, mais elle acquiesce puisque c'est là... Le peintre a posé aussi du trouble sur le visage de l'Ange. C'est ce léger

débordement du peintre vers l'Ange, vers la jeune femme, qui rend l'image si émouvante, comme si elle ne disait pas autre chose que : quelle chose stupéfiante en effet que d'avoir dans le ventre un autre être que soi... Autour de l'Annonciation et son cadre de stuc tout le reste dans la petite église n'est que devanture de fleuriste et féerie pour initiés... Je repense à un vieux sculpteur de l'île de Pâques qui voulait aller reprendre au British Museum l'un des gigantesques et anguleux visages de ses ancêtres-dieux. L'affaire n'était pas simple. Il disait : c'est un gardien de nos lieux à nous, chez vous dans vos musées il ne garde rien ni personne. Il disait aussi : quand je sculpte ce n'est pas moi qui sculpte ces visages, c'est le dieu auquel je prête mes mains.

Sur la route des pèlerins d'autrefois qui s'agenouillaient devant chaque église, il y a ceux qui ont troqué la croix pour la coquille, ils ne parlent que du *camino*, ils en font leur mystique blanche, leur exercice spirituel. Après le *Passo della cisa*, après le passage d'un pont suspendu au-dessus du vide, je suis accueilli dans la maison de Greta et Marco qui se sont rencontrés sur la Via, ils font eux aussi *donativo*, sur chaque contre-marche de leur escalier il est écrit en espagnol :

Peregrino

Anda para humanizarte. Marche pour t'humaniser.

Siente para ser. Sens pour être.

Observa para saber. Observe pour savoir.

Escucha para aprender. Écoute pour apprendre.

Habla para comunicar (no para enseñar). Parle pour communiquer, non pour enseigner.

Face au programme de l'escalier de Greta je me dis que je ne suis décidément pas très loin dans mon ascension.

Avant que nous nous quittions sous la pluie menaçante, elle me donne un sachet de graines de fleurs, à semer sur la *Via Francigena*. Ce sont des graines de nigelles, centaurées, marguerites..., je les glisse dans mon petit carnet de notes, précieusement, comme le regard bleu de Greta. Je n'ai pas envie de les semer, de toute évidence aucune fleur objective ne viendrait au printemps suivant, c'est très improbable. Mais au fond que m'a donné cette jeune femme ? Je pense à ce que les chrétiens appellent l'espérance, ou plutôt cette deuxième vertu que Péguy appelait la *petite espérance* et dont il célébrait le mystère avec les mots de la poésie.

Alors quand la fatigue me vient, quand mon corps a froid, au pied d'une interminable pente d'asphalte, sur le côté de la route où les camions me frôlent, quand ma sale petite voix me dit que je ne suis rien qu'un minuscule bouchon sur la mer huileuse, qu'Assise n'est qu'une destination fantôme pour vieux boomer nostalgique, je repense aux fleurs de Greta qui ensemencent mon carnet de notes, et je pense aussi, un peu, aux hautes voûtes nues des églises, des prieurés, des chapelles, des cloîtres, ces « façades en fleurs » (de Charles Bertin) qu'ont levées les ouvriers d'autrefois, les charpentiers, les tailleurs de pierre, les verriers, les maîtres d'ogives, les fondeurs de métal, je pense à ces grands volumes silencieux et sombres, et sans trop comprendre pourquoi, – *oh, mes petites cathédrales...* – je sens que ma marche s'allège.

D'une crête à l'autre, d'une vallée à l'autre, d'une forêt touffue à une longue colline chauve, d'une route asphaltée à un sentier qui longe un torrent, il y a quelque chose de particulier dans l'état de mon être marcheur, mon être *caminando*, *caminante*, qui sait certes où il va, Assise, mais sait aussi qu'Assise n'est qu'une destination fantôme, comme un point de l'horizon sachant que l'horizon recule, qu'il n'est horizon que du lieu où on le regarde. Tantôt soulevé par les collines, tantôt caché par les arbres puis soudain ouvert à perte de vue..., c'est vers lui que le chemin se déroule, un pas puis l'autre, un pas puis l'autre, lequel pas donne avec le temps son sens à la marche, lequel sens du marcher, un pas puis l'autre, un pas puis l'autre, vers cet improbable point d'horizon nommé Assise, confère à la longue une certaine paix de l'esprit ou de l'âme. Et dans le dégagement lié à cet état de paix, tout ce qui se présente au marcheur devient une rencontre-cadeau, une péripétie-cadeau. « Parfait », disait ma très spinoziste amie, Isadora. Et Olivier de surenchérir : « La gratitude est le court-circuit du jugement. » La gratitude soit l'accueil, l'ouverture à l'imprévu des êtres et des choses que l'on pourrait remercier de survenir. Cette seule expérience vaut mille discours philosophiques, et je repense à mon ami Costia qui avait fait mettre sur son faire-part mortuaire : « Le sens de la vie c'est la vie. »

Au creux de ma *Via interiore*, dans cette sorte de silence cahoté de ma marche, je repensais aussi à l'un ou l'autre de *mes invisibles*, mes proches, mes amis perdus et qui dans les zones profondes de l'oubli poursuivent une vague conversation intérieure, comme s'entend dans le soir d'été une voix seule et déliée, presque insaisissable. Les *invisibles* morts mais aussi vivants, mes enfants, ma fille Blanche, qui m'a offert un carnet de notes pour le voyage (et y a laissé ses graines), Marie, ma compagne de vie, qui me fait le cadeau de ne pas trop s'inquiéter pour moi, et d'autres encore, croisés sur la route : Chiara et ses figues, Olivier, Isadora et leurs passions amérindiennes,

Greta et ses fleurs à semer, et même Fernandino ou Fernando, ou Dino, qui sur la *Via Francigena* a couvert la façade de sa maison de grands tableaux naïfs, exubérants, il m'a crié depuis sa fenêtre : *buon camino* !

Maxime, mon fils musicien, m'avait rejoint à Lucca pour trois jours, promenant à mes côtés, puis quatre mètres au-devant, sa formidable dégaine. Nous avons pris la *Via di San Jacopo* qui fait Florence-Livourne. À Pistoia nos hôtes étaient des fanatiques du *Camino* (espagnol), ils nous avaient fait patienter jusqu'à dix-neuf heures puis, revêtant leur cape à coquilles, ils nous avaient introduits dans un bureau éclairé par des bougies pour nous faire signer un registre et pratiquer sur nous le rite du lavement de pieds, du pied gauche exactement, en assortissant leur caresse (sur le dos du pied) d'un petit laïus solennel. Maxime et moi nous n'étions pas loin d'un petit rire nerveux, mais le lendemain, et les jours suivants, je repensais à ce rite avec toujours un reste d'étonnement. Et cela me faisait du bien au fond de me chuchoter en mémoire les détails du rite, lorsque j'étais au bord du bitume avec les voitures qui passaient comme bolides, ou les quarante tonnes en furie qui me frôlaient en cornant.

Ainsi, me disais-je, j'aurai vécu à ce tournant de l'Histoire où les humains découvrent que leur monde est une pièce fermée dont ils empuantissent l'air avec leurs propres productions, et que bientôt il y fera trop chaud pour vivre. Parce que leur machine à produire est devenue folle, parce qu'ils ne peuvent pas l'arrêter, ils décident d'ignorer cette folie. Je marchais dans les bois, mon pas s'enfonçait dans les feuilles mortes, je n'entendais pas d'oiseaux. J'étais en lisière de la forêt et j'apercevais au loin au-dessus de la ville cette aura chromatique qui faisait mentir le couchant. Dans l'immense plaine du Pô percée de très lointaines cimes blanches, j'avais senti l'odeur d'intrant chimique, des carcasses d'écrevisses rouges gisaient sur le chemin-digue, et lorsque j'étais arrivé au fleuve, immense masse d'eau noirâtre, il n'y avait pas une foulque, pas un colvert, pas un semis d'ibis contre le ciel, seule une immense surface nue et moirée, où j'aurais pu appeler en vain le passeur des enfers, Charon.

Mais loin de ces sinistres pensées, dès les abords des villes, une fois passés les ceintures routières, parkings, zonings, friches bitumées, terrains vagues, tout redevenait coquet, pittoresque et rieur, comme ressurgi de l'enfance : ces devantures boursouflées des *tabacchi*, ces fleurs plastiques en extase, la vitrine dégoulinante d'un photographe de mariages, des billets de loterie en guirlandes, une course cycliste à la télévision d'un bar, un roulé aux noix de pécan, l'appel d'une cloche sur la scie d'une sirène d'ambulance..., je rentrais dans le monde, j'en savourais la tiédeur puis je reprenais

mon bâton et je m'enfonçais dans une venelle pavée en direction du dernier carré de ciel, Assise.

Olivier dans ses messages vocaux me parlait du pisteur indien. Les Indiens des plaines sont nos maîtres, disait-il. C'est sur leur génocide que s'est édifiée la plus destructrice de toutes les civilisations, la nôtre. Le pisteur indien cherche à être en harmonie avec le monde, il guette, il sent, il écoute, il se poste à l'affût du vivant. Quand on lui demande si Dieu, Mahouna, peut se voir quelque part, s'il a des traits d'un visage, l'Indien ne peut pas comprendre parce que pour lui Dieu est partout, jusque dans la plus petite herbe, dans le plus petit insecte. Lovée au cœur de la vie il y a la mort. Sois loué mon seigneur pour notre sœur la mort, dit François dans le Cantique des créatures. L'art de vivre, dit le pisteur indien, c'est l'art de vivre en harmonie avec le grand vivant qui vit et meurt, l'art de vivre est donc aussi un art de mourir. J'étais dans la tente d'un camping désert à Berceto, ils m'avaient loué pour vingt euros un matelas d'eau glaciale et une fine couverture à carreaux jaunes, j'avais trouvé de l'eau chaude et je m'étais fait deux bouillottes avec mes gourdes. Au-dehors, les étoiles scintillaient, j'étais sorti regarder les étoiles. Tous les contes indiens finissent par le mot étoiles.

Il faisait doux le plus souvent, de grands ciels passaient, avec de longues plages de soleil qui réchauffaient les couleurs. La paix était grande alors, parce que marcher fatigue les guerres intérieures, et tout redevenait beau. Sur mon pas il montait même l'envie de chanter, cette vieille cantilène qui fait des boucles sans fin, grise et tout à la fois exaspère, soutient le corps épuisé de sa note de basse continue, bourdon, tanpura des mélodies indiennes, et redonne mystérieusement courage. J'avisais alors dans le profond de ma conscience comme un horizon au-delà de l'horizon, une lumière qui en promettait une autre, derrière la tragédie du couchant.

Pistoia, Prato, Florence, Arezzo, Bibbiena, *la Madonna del Buio*, La Verna, sanctuaire de la forêt, au seuil de la *Via di Francesco*, ensuite : Pieve Santo Stefano, San Sepolcro, Citerna, Città di Castello... Et toutes ces petites choses sur le chemin qui passe : une fillette en patins qui se relève, un barman qui a travaillé jadis dans les mines de Charleroi, un nommé Alessandro, qui a construit un son et lumière avec toute l'histoire du Nouveau Testament en huit minutes chrono, il me donne des pommes et des noix pour le voyage.

Gubbio n'est plus très loin, Gubbio donc le loup, donc des bas-reliefs avec la légende du loup de Gubbio, donc de grandes statues du saint et du loup. Je repense à ma petite statue. Il est bon de revenir à l'enfance du monde, la joie fait feu de tout bois.

Me disant dans mon ressassement philosophique permanent, ce battant de cloche qui balance avec la marche, me disant que quand j'écris un roman je ne sais pas non plus très bien où je vais, je vais jusqu'au point d'horizon du roman mais où est-il ce point vers lequel page après page je marche... ? Et quand je suis dans un poème, c'est certes bref, mais c'est aussi à sa façon une marche, j'avance un mot puis l'autre, une ligne puis l'autre, je marche poème. Quand je retourne la terre avec ma bêche, quand je sème des cosmos du bout de mes doigts sur un tracé que je décide, je marche jardin. Il y a le sourire lointain du projet jardin, de l'horizon jardin, et au même instant tel possible accident propice entre la terre et ma main... C'est une pensée sur la double présence de l'être dès qu'il est en mouvement. C'est une pensée du geste. En décidant de marcher vers ce lieu non-lieu nommé Assise je mets à nu ce que l'on pourrait appeler un geste. Et c'est donc par ce geste, engagé dans celui-ci, que je me laisse enseigner.

Alors, passé Gubbio, passé Valfabbrica, approchée lentement, imminente voici enfin la ville tant différée, tant promise, dont se découpent sur la colline les tours du *Rocca Maggiore*, puis plus bas le clocher de la *Basilica di San Francesco*. L'approche est donc face nord, face froide, au-dessus des alignements d'oliviers, sous les orgues généreuses des nuages blancs. On jouit de la vue, on traîne, on se couche dans l'herbe, parce que finalement tout arrive trop vite et il est tôt dans la journée. Mais surtout l'on sait qu'une fois passé ce splendide décor de contre-jour, une fois entré par le labyrinthe du *Bosco di San Francesco*, une fois surgi au *sagrato superiore* face à la basilique, le temps va redevenir le temps d'avant, on ne s'en apercevra pas tout de suite mais quelque chose se sera brisé.

C'est un dimanche après-midi, les autobus ont déchargé à la *porta nuova* des troupes de touristes qui déambulent paresseusement dans la partie basse de la basilique, puis dans la partie haute, au-dessous, au-devant des fresques de la vie de Jésus et de saint François, mêlées dans le même livre d'images, cet immense et vertigineux musée que les peintres et leurs apprentis ont édifié jusqu'à quinze mètres de hauteur. On ne voit pas les fresques, on ne voit que les corps des touristes qui regardent un peu, pas tant que ça, on entend le piétinement sourd de leurs pas.

À droite de la sortie, partie haute, il y a la fresque de Giotto : saint François enseignant aux oiseaux. J'avais dit comme une fanfaronnade : je vais à Assise pour savoir si saint François enseigne aux oiseaux, ou si les oiseaux enseignent à saint François, ce que prétend Norge.

Alors donc : quelle est la réponse ?

Je regarde et je vois que Giotto campe un saint voûté qui a l'air en effet de prêcher aux colombes. Mais ses mains sont entourées d'un halo bleu nuit, elles semblent avoir été plusieurs fois retouchées, la main droite comme la main gauche est ouverte, dans un même geste d'accueil du chant, du murmure, de la langue des oiseaux.

Pas de prêche ici de toute évidence. Le poète a raison. Il n'y a que les hommes de robe et de bêtise pour penser qu'un homme, même le plus saint d'entre eux, pût enseigner aux oiseaux.

Dans les magasins autour de la basilique tout se réplique sur tout : grande variété de foulards, mugs, abat-jour, sous-plats, saucières, taies d'oreiller, magnets, porte-clefs, tartinières... aux saintes effigies. Cohortes, processions, armées de petits saint François aux oiseaux, de petits saint François au loup, de petits saint François au loup et aux oiseaux... Les boutiques fermeront à dix-huit heures trente quand les derniers bus seront repartis.

À quatre kilomètres d'Assise, vers le mont Subasio, l'*Eremo delle Carceri* est un ermitage où François « s'emprisonnait » avec ses frères moines au cœur de la forêt. Les constructions sont adossées à la roche, une femme est effondrée en prière devant la couche de pierre du grand saint.

Il y a un profond silence.

Revenu à Rome, marchant à contre-courant du flot de touristes, du côté du *Colosseo*, je retrouve cette joie sourde qui fait retournement à l'intranquillité qui m'a habité pendant quelques jours après mon arrivée à Assise. Reviennent ces moments de vague certitude qu'après l'horizon viendra un autre horizon, comme enfant j'étais dans la voiture de mon père et que nous allions à Saint-Amant-les-Eaux, ce nom qui fait encore rêver ma caboche d'enfant. Saint-Amant-les-Eaux... Je marche dans Rome, j'entre par hasard dans la *Basilica Santa Maria Nova* et j'entends une musique enregistrée, très lointaine, très frêle, ce sont des chœurs plutôt féminins, du répertoire grégorien mais hors le triomphe du grégorien, le latin ainsi chanté pourrait être du slavon, *Harpa Dei*. Ce n'est pas tant de la musique de voix qu'un tremblement mélodique qui affleure au fond du brouhaha de la basilique. Il me vient alors cette pensée singulière : si j'ai fait mille kilomètres à pied c'est peut-être pour ça : entendre ces voix mais les entendre aujourd'hui : *de l'intérieur*.

Entendre de l'intérieur : qu'est-ce que je veux dire ?

L'église abrite aussi un tableau du V^e siècle qui a été recouvert au Moyen Âge puis au XIX^e par une peinture charnue, doloriste, baroque.

Récemment, la toile d'origine a été remise à nu : c'est une Vierge un peu égyptienne, aux grands yeux sévères, non pas une Vierge cachée mais une Vierge désensevelie, et c'est cet état d'exhumée qui lui donne toute sa présence. De même la voix des choristes que j'aime retrouver sous le roulement des pas, au fond de la rumeur touristique. Parfois un avion passe en rase-mottes (une démonstration de l'armée italienne, au *Circo Massimo*, pas très loin de là) et dans son fracas de catastrophe qui peu à peu se résorbe, les voix remontent doucement, elles brasillent comme un tapis de flammes, elles ne se sont pas éteintes...

Et l'on entend du côté du porche le pas triste et allègre d'un joueur de handpan. Celui qui joue est syrien ou afghan, il joue à paumes douces avec une sorte de dévotion.

Caminante no hay camino, se hace camino al andar.

Il n'y a de chemin que celui que l'on trace. Un an exactement après l'expérience, je ressens qu'elle ne s'est pas tout à fait éloignée et quelque chose me revient du moment où je marchais dans la montagne, je marchais vers l'étape du jour, avec la tranquille résolution de marcher, dans un parfait état de non-vouloir. Marcher sous les ciels qui passent. Écouter le dedans, écouter le dehors, être ouvert au paysage, aux ciels, aux rencontres... C'est cet état rare d'ouverture que j'ai essayé de vous partager un peu alors que, depuis, je me suis trouvé repris par maintes tâches, maints objectifs à poursuivre, maints travaux, engagements, attentes et réponses aux attentes...

Beaucoup d'écrivains ont écrit sur la marche et c'est à dessein que je n'ai pas voulu émailler mon texte de citations, j'aurais eu l'embarras du choix. Tous, ils parlent de cette ouverture de l'être par la marche, et je cite pour mémoire Jacques Lacarrière, *Chemin faisant*, David le Breton, *Marcher la vie*, Rebecca Solnit, *L'Art de marcher*, Gustave Roud, *Petit traité de la marche en plaine*, Jean-Christophe Rufin, *Immortelle randonnée*... et tant d'autres qui ont tenté de donner témoignage.

Mais pour ne pas être de reste avec la citation sous les ors de cette académie : je reprendrai volontiers cette phrase de Proust (*Du côté de chez Swann*), elle dit si merveilleusement l'insaisissable de ce que nous voudrions saisir :

Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de chercher au-delà de ce que je voyais, quelque chose

qu'ils m'invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir.

Et je reprendrai Giono (*Que ma joie demeure*) pour sa belle voix fraternelle et rugueuse :

Les hommes au fond, ça n'a pas été fait pour s'engraisser à l'auge, mais ça a été fait pour maigrir dans les chemins, traverser des arbres, sans jamais revoir les mêmes ; s'en aller dans sa curiosité, connaître, c'est ça connaître.

Enfin, je donnerai le dernier mot à « la main heureuse du hasard » qui m'a si bien accompagné pendant tout mon voyage. Il y a un mois nous étions quelques-uns dans la forêt de Soignes, à nous promener et à nous perdre.

Lors d'une halte l'un des nôtres nous a proposé un petit exercice de bibliomancie poétique, soit : piquer au hasard dans une boîte en fer, type boîte à bonbons, un haïku, un poème, une citation..., chacun dans un papier plié en quatre.

Je suis tombé sur cette phrase de François Cheng :

Ne quémande rien.
N'attends pas d'être un jour payé de retour.
Ce que tu donnes trace une voie
te menant plus loin que tes pas...

Merci.

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

François Emmanuel, *Petit éloge du chemin* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arlfb.be>